

ture n'était pas possible. Lui-même, d'ailleurs, ne le désirait pas.

—Si je disais à ces deux enfants, pensa-t-il, qu'hier leur mariage était rompu, ils croiraient que je radote. Allons, il faut les marier bientôt. Valentine sera moins riche que je ne l'espérais, mais l'essentiel est qu'elle soit heureuse.

V

Quelques jours après, Frédéric Mallet se trouvait en visite au Breuil lorsque Paul s'y présenta. A la suite de la brouille que lui avait racontée Paul, Frédéric s'était promis de s'abstenir, d'attendre les occasions favorables de revoir M. et mademoiselle du Breuil. Mais ces occasions ne venant pas assez promptement, le jeune négociant se décida à les chercher, à les faire naître. Valentine et son père l'accueillirent avec la politesse habituelle, et, supposant le champ libre, il donna pleine carrière à son amabilité. La jeune fille reçut ces hommages sans y attacher beaucoup d'importance. Elle était accoutumée, du reste, à la galanterie abondante et intarissable de Frédéric. Il y a même un grave défaut chez les gens dont l'amabilité est pour ainsi dire chronique, c'est qu'on n'est jamais certain d'en être personnellement la cause et l'objet. Cependant, Frédéric avait fait auprès de M. du Breuil une démarche qui plaçait ses compliments en dehors de la banalité. Aussi Valentine en éprouva-t-elle à la longue un peu de gêne et d'embarras. Quand Paul entra, elle jeta un cri de satisfaction et d'allègement.

—Ah! voilà M. Paul! dit-elle.

Outre le plaisir de revoir Paul, Valentine laissa apercevoir sa joie d'échapper à un désir de lui plaire auquel elle ne pouvait répondre. Frédéric se pinça les lèvres. L'arrivée de Paul le surprit.

—Ils ne sont donc pas brouillés, pensa-t-il.

N'ayant pas de certitude à ce sujet, ne jugeant même pas possible d'en acquiescer en ce moment, il eut un mouvement de haine et de jalousie contre ce rival qui revenait sur l'eau après un naufrage supposé, et ne put se résoudre à lui céder la place comme un soupirant timide qui change de langage et se retire dès que se montre l'amant heureux. Il continua donc ses beaux discours, comme si la présence de Paul eût été incapable de modifier ou d'atténuer cette assuidité. Paul, du reste, lui donna beau jeu. Après les civilités indispensables dues à son ami, il l'écouta quelques instants, puis se leva et se promena dans le salon pour occuper son impatience.

—Il va s'en aller, pensa-t-il.

Mais Frédéric n'y songeait pas.

Un peu impatiente elle-même, Valentine proposa un tour de jardin. Ce moyen est quelquefois excellent pour terminer une visite. Mais Frédéric se leva, et, avec un très-vif empressement, il offrit son bras à la jeune fille. Au moment d'accepter machinalement et poliment, comme une chose dont on ne peut guère se dispenser, elle aperçut Paul devant elle, le visage empourpré à cause de cette obstination de galanterie dont il comprenait enfin la signification. Il lança à Frédéric un regard de colère. Frédéric ne baissa pas les yeux. Les deux jeunes gens échangèrent par ce coup d'œil un défi muet et rapide. M. du Breuil lui-même le remarqua. Mais cette lutte à cause de sa fille ne lui fut pas désagréable, elle amena même sur son visage un sourire plein de bienveillance. Quand à Valentine, elle eut peur. Elle n'était pas coquette, et ne souhaitait point qu'on se battit pour ses beaux yeux.

—Monsieur Paul, dit-elle en prenant le bras de Frédéric, allons